



Bulletin des Avenues

Numéro 7 - Février 2017

Association des Avenues de Compiègne

Who's who ?

Tous nos vœux, chers amis, pour 2017. Il suffit de porter nos regards sur le château, son parc, notre forêt, nos avenues et les villas qui les bordent, pour nous souvenir – et il faut nous en souvenir – que notre ville est une belle ville, et notre pays un grand et beau pays, riche d'un passé qui survit, grâce à Dieu – et malgré tout ! –, en nous et autour de nous. Notre association cherche à défendre et à illustrer ce prestigieux patrimoine : nos activités pour 2017 en portent de nouveau témoignage.

Comme vous le savez, les adhérents de notre association sont souvent riverains des Avenues, parfois Compiégnois d'autres quartiers, mais aussi, tout simplement, des amoureux de nos Avenues qui considèrent qu'elles sont la quintessence du passé royal et impérial de notre ville, et l'un des fleurons du patrimoine de notre pays. L'an dernier, deux de nos adhérents compiégnois ont publié dans notre bulletin des articles remarquables (sur la villa Javotte et l'Hallali de Jean De Bay). Dans ce numéro, vous découvrirez une nouvelle signature, d'un adhérent parisien de notre association – Alexandre de Grandmaison – et une nouvelle rubrique : le « Who's who des Avenues ».

Notre association a pour ambition de publier une étude très illustrée, grâce à M. Schryve, sur les Avenues et le quartier des Avenues. Les articles que nous publions dans nos bulletins constituent autant d'étapes vers cette future synthèse. Ainsi de l'étude d'Eric Geogin sur « Compiègne sous le Second Empire. Les transformations de la ville et le développement du quartier des Avenues », dont nous commençons la publication (qui se poursuivra dans nos prochaines livraisons). Ainsi de la notice biographique consacrée au comte du Puget (1838-1925), dont l'hôtel brique et pierre, construit en 1882, est l'un des agréments de l'avenue Thiers.

Notre nouvelle rubrique, le « Who's who des Avenues », vous présentera des biographies de notables qui ont fait construire des « petits châteaux », des hôtels particuliers et des villas sur nos Avenues, ainsi que des architectes qui en ont dressé les plans, à commencer par Charles Le Cœur (1830-1906), qui conçut la maison d'arrêt et la sous-préfecture de Compiègne. L'un de ses descendants, Marc Le Cœur, professeur d'histoire de l'art à l'École spéciale d'architecture, après avoir enseigné à l'université Paris 1-Sorbonne, viendra nous présenter son œuvre lors de notre Assemblée générale du mois de juin. En octobre, nous nous retrouverons – après la traditionnelle *garden party* de fin d'été, désormais agrémentée de musique, merci Isabelle Remy ! – pour une conférence dans le grand salon de la sous-préfecture que Monsieur Ghyslain Chatel, actuel sous-préfet, se propose de mettre à notre disposition pour une conférence et un buffet, sous les auspices de l'impératrice Eugénie (dont un buste en terre cuite décore l'entrée de la sous-préfecture, et un grand portrait officiel solennise la salle à manger du sous-préfet).

Nous espérons vous retrouver à l'occasion de ces diverses manifestations, et vous compter de nouveau parmi nos adhérents en 2017. Merci de votre fidélité !

Le Bureau : Eric Geogin, Catherine et Michel Wojtowicz
association@lesavenuesdecompiègne.fr

Compiègne sous le Second Empire

Compiègne, à la fin de la monarchie de Juillet, est une ville modeste de 9762 habitants (elle en comptera 10795 en 1870), dont une part non négligeable de « population flottante » (militaires en garnison, élèves du collège, pensionnaires de l'hospice ou de la maison d'arrêt). Napoléon I^{er} avait réaménagé le palais sous l'Empire, mais Compiègne, dans la première moitié du XIX^e siècle, ne retrouve pas son prestige et son renom d'Ancien Régime. Il faut en effet attendre le Second Empire pour que notre ville revienne sous les feux de l'actualité, pendant un mois ou plus, presque tous les automnes, lors des « Séries » ou « Compiègne ». Après la chute de l'Empire, « Compiègne-la-frivole » connaît un purgatoire, dans les milieux républicains du moins. Les plus militants d'entre eux voient en effet dans le règne de Napoléon III « une étrange époque de folie et de honte » (Zola, préface des *Rougon-Macquart*), commencée par un coup d'Etat et un parjure – Louis-Napoléon, prince-président, a violé le serment qu'il avait prêté à la constitution de 1848 –, poursuivie par une bamboche effrénée de parvenus, qui s'achève lamentablement par la débâcle, à Sedan. Compiègne devient le symbole de la « fête impériale » (décrite par Zola dans *Son Excellence Eugène Rougon*), « une parade militaire traversant un bal masqué » (pour reprendre un mot de Ferdinand Bac). Signe de l'ostracisme qui frappe Compiègne aux lendemains du règne de Napoléon III : le théâtre impérial ne sera pas achevé.

Le règne de Napoléon III a pourtant profondément marqué son empreinte sur les villes de France, notamment à Compiègne (certaines de ces transformations ont été initiées sous le règne de Louis-Philippe). Nous commencerons par retracer les principaux aménagements qui modernisent notre ville sous le prince-président puis l'Empereur, avant de nous intéresser tout particulièrement à la naissance, ou plutôt l'épanouissement du quartier des Avenues sous le Second Empire, qui offre, comme nous le verrons, un résumé des enjeux urbanistiques et sociaux de l'époque.



Photo Christian Schryve, RapidLab, Compiègne

Cet hôtel, brique et pierre, est typique des constructions du quartier des Avenues sous le Second Empire. Il a été édifié par le comte du Puget en 1882, au 22 avenue Thiers.

Compiègne sous le Second Empire : les transformations de la ville et le développement du quartier des Avenues

Pourquoi Compiègne se transforme-t-elle sous le Second Empire ?

Il nous faut d'abord évoquer les conséquences urbanistiques de la mise en place du réseau ferré. Pour Napoléon III, les gares doivent être les « nouvelles portes de Paris » (contrairement aux anciennes, placées au débouché des routes royales, devenues « nationales » après la Révolution).

Ces nouvelles portes, les gares – ou plutôt embarcadères, pour utiliser un terme de l'époque – sont souvent rejetées à la périphérie, et c'est notamment par rapport à elles que s'organise le nouveau Paris, voulu par Napoléon III, et mis en œuvre par le préfet de la Seine Haussmann. Cette prolifération de gares témoigne d'une période d'épanouissement économique et financier – l'ère des « beaux dividendes » –, dont l'un des principaux vecteurs est justement le chemin de fer : le trafic de voyageurs triple entre 1853 et 1865, tandis que le fret sextuple (les tarifs des chemins de fer sont en forte baisse) et 20 000 kilomètres de voies nouvelles sont construits de 1852 à 1863 : ce qui génère des emplois, l'essor des mines, de la sidérurgie, du commerce, du tourisme et de la villégiature. Or les affaires stagnaient depuis la chute de Louis-Philippe, en février 1848. La bourgeoisie et la paysannerie plébiscitent donc le retour à l'ordre, facteur de confiance et de reprise économique, et l'Empire autoritaire (1852-1860). Cette confiance dans l'avenir, et cette prospérité, se donnent à voir dans nos villes qui se modernisent et s'embellissent. « Paris embelli, agrandi, assaini » : le programme de l'Empereur pour sa capitale a été appliqué dans de nombreuses autres villes de France, de Marseille à Compiègne.

L'embarcadère de Compiègne, situé sur la ligne Paris/Saint-Quentin, est inauguré le 21 octobre 1847. Il fallait six heures pour gagner Paris en voiture rapide, il faudra désormais deux à trois heures en train. Dès la monarchie de Juillet, et bien plus encore sous le Second Empire, des « trains de plaisir », à prix réduits, permettent aux Parisiens de découvrir les environs de leur ville : la villégiature est à la mode, le succès des guides de voyages en témoigne. Compiègne et Pierrefonds deviennent ainsi une destination appréciée, du fait d'une notoriété déjà ancienne bien sûr, mais remise au goût du jour par les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France* du baron Taylor par exemple, dont une livraison, parue en 1845, fait la part belle à Pierrefonds (les premières livraisons de cet ouvrage avaient contribué à mettre à la mode la Normandie). Avec le Second Empire, Compiègne redevient ville de Cour, ce qu'elle n'était plus depuis Louis XV, ou si peu : les séjours de Napoléon III et de l'Impératrice drainent un large public. En 1861, par exemple, la Cour séjourne 69 jours à Compiègne (le roi de Prusse y est reçu) et 125 000 voyageurs font à cette occasion le déplacement.

Dès lors, se pose la question d'une meilleure liaison de la gare avec la ville, nouvelle porte de Compiègne sur Paris et le reste de la France. Toute une série de travaux vont y améliorer la circulation, contribuer à mettre en valeur ses monuments (et améliorer l'hygiène et la sécurité). Il n'existe à cette époque aucune liaison commode entre la gare, la ville et le château : il faut, pour s'y rendre, emprunter les très étroites et sinueuses rues du Pont Neuf et du Perroquet, puis la place du marché au blé (qui n'est en fait qu'une rue un peu large), puis celle du Pas-de-St-Jacques,

puis la rue du Château, étroite elle aussi et en biais, avant de déboucher enfin devant le palais. Il n'y a pas non plus de dégagement devant l'hôtel de Ville, ni devant Saint-Jacques. Or le credo des urbanistes du temps est qu'il faut mettre en valeur les édifices publics en les dégageant et en aménageant devant eux de larges places, parfois sans aucun respect pour les vestiges des périodes plus anciennes : en témoignent les aménagements des abords de Notre-Dame qui ont conduit à détruire bien des vestiges du Paris médiéval. Compiègne est donc, au début de l'Empire, une ville aux rues étroites, sinueuses ; une ville malcommode, insalubre, nauséabonde et sans éclat (ce n'est pas la seule !) : des travaux s'imposent donc, dans un contexte d'enrichissement général.

Compiègne redevient une ville de Cour

Le renouveau de Compiègne est une nécessité locale, mais aussi nationale, puisque la Cour y séjourne. Le château de Compiègne, dont le mobilier avait été mis à l'encan sous la Convention thermidorienne, en 1795, est transformé en 1800 en Prytanée français – pour scolariser gratuitement les enfants de militaires tombés au champ d'honneur (et de fonctionnaires civils victimes de leurs fonctions) –, puis en Ecole des Arts et Métiers de 1803 à 1806 (qui forme des « sous-officiers de l'industrie »), avant d'être réaménagé et remeublé par Napoléon I^{er}. Il accueille en 1808 le roi d'Espagne Charles IV – que Napoléon a contraint à abdiquer –, puis, en 1810, l'impératrice Marie-Louise (sur les traces de Marie-Antoinette).

En 1814, Louis XVIII fait étape à Compiègne lors de son retour d'exil. Mais c'est Charles X qui s'intéresse plus particulièrement au palais, aménage la place du château, et développe les « tirés » pour la chasse à tir. Sous Louis-Philippe I^{er}, Compiègne accueille plusieurs camps militaires : le roi citoyen, en quête de légitimité, se place ainsi dans le sillage de Louis XIV et du camp de Coudun de 1698 qui s'était tenu pour l'instruction du Grand Dauphin. Le roi fait également aménager le palais – pensons à la chapelle et au petit théâtre – pour accueillir le mariage de Louise d'Orléans avec le premier roi des Belges, Léopold I^{er}, en août 1832. Pourtant, même si d'importants travaux sont effectués, Compiègne n'est plus fréquentée que ponctuellement par les chefs d'Etat : tout va changer avec le prince-président, puis l'Empereur.

Louis-Napoléon découvre Compiègne, en 1849 et 1850, pour l'inauguration de nouveaux tronçons de la ligne Paris/Saint-Quentin. Il revient ensuite au lendemain de la proclamation de l'Empire, en décembre 1852. C'est à

cette occasion que le collège de Compiègne devient collège Louis-Napoléon. Lors de ce séjour, la liaison du nouvel empereur avec Eugénie, comtesse de Téba, devient publique. Le mariage aura lieu peu de temps après, le 29 janvier 1853. Ce souvenir attachera durablement l'Impératrice à notre ville : lors de son exil en Angleterre, elle baptisera du nom de Compiègne le jardin de sa résidence.

La Cour séjourne au château dès 1853. Les « séries » – séries de 60 à 80 personnalités de la politique, de la diplomatie, de l'industrie, de la science ou des arts et lettres, distinguées par l'Empereur, et invitées à séjourner une semaine au palais de Compiègne – ne commencent qu'en 1856, et se poursuivront tous les automnes, sauf en 1860 et 1867. Lors des représentations théâtrales, des notables locaux se joignent aux invités français et étrangers du couple impérial, et les Compiégnois assistent en foule aux chasses à tir – les « tirés de Compiègne » –, et à la curée froide dans la cour du château. Quelle est la fonction politique et sociale des « Séries de Compiègne » ? Pour l'Empereur, « l'idée napoléonienne unit la nation au lieu de la diviser » : il a toujours refusé de fonder un parti bonapartiste. Il veut rallier, comme Napoléon I^{er} avant lui, « les honnêtes gens d'où qu'ils viennent ». On lui prête d'ailleurs un mot qui résume l'éclectisme du personnel politique du Second Empire (l'éclectisme est alors à la mode, pas seulement en philosophie ou en architecture) : « *L'Impératrice est légitimiste ; le prince Napoléon est républicain ; Morny est orléaniste ; moi-même, je suis socialiste ; il n'y a que Persigny qui soit bonapartiste, mais ne le dit-on pas un peu fou ?* » Les séries ont donc pour vocation de rallier à l'Empire les notables des tous bords en les distinguant.

Compiègne avait donc, dès la monarchie de Juillet, une vocation touristique, que les séjours de la Cour sous le Second Empire ne firent que renforcer, attirant des Français et des étrangers, comme cette Anglaise – ou plutôt Ecosseuse résidant à Paris, 66 avenue Montaigne –, qui devait fonder la chapelle anglicane Saint-André. La Cour de Napoléon III est en effet très cosmopolite, à l'image de l'Empereur lui-même. Fils d'un Corse et d'une Créole, il a vécu en Suisse (officier de l'armée helvétique et citoyen d'honneur du canton de Thurgovie, il parle d'ailleurs français avec un accent suisse allemand), en Bavière (où il a fait une partie de ses études), et dans le grand-duché de Bade, mais aussi à Rome et en Angleterre (la Cour de Compiègne sera très anglophile). Quant à l'Impératrice, elle est Espagnole au superlatif...

Eric Georgin



Arrière de l'hôtel du Puget.

Le comte du Puget, de Rome à Compiègne

Raymond, 4^e comte du Puget (1838-1925), est issu d'une ancienne famille de la Bresse, transplantée en Picardie. Il est né à Hargicourt, dans la Somme. Sa famille était profondément attachée au Trône et à l'Autel. Le sillon de la mémoire familiale gardait en effet le souvenir d'Edme du Puget, titré comte du Puget par Louis XVI, qui fut correspondant de l'Institut de France pour l'Académie des Sciences. Cet aïeul se vit confier en 1799, par le comte d'Artois, futur Charles X – alors émigré et très engagé dans le combat contre-révolutionnaire – le soin « d'organiser et entretenir les fidèles sujets du Roy qui se trouvent en grand nombre dans la province de Picardie ». La famille du Puget était en effet très enracinée: le grand-père de Raymond, décoré de l'ordre du Lys par Louis XVIII, fut maire d'Hargicourt; son père, Estève du Puget, le fut également.

C'est donc dans une famille catholique et royaliste qu'est élevé Raymond du Puget.

Cette famille, comme bon nombre de foyers catholiques français, suit avec consternation, sous le Second Empire, les progrès de l'unification italienne, secondés un temps par Napoléon III (avant qu'il ne se décide à protéger, dans un second temps, le territoire pontifical amoindri, pour essayer d'apaiser l'irritation des catholiques français contre sa politique extérieure), et la menace que les troupes piémontaises font peser sur Rome et les Etats du pape. Le 18 septembre 1860, la bataille de Castelfidardo conduit à une première amputation des Etats pontificaux: l'Ombrie et les Marches sont enlevées au pape, ses états se réduisent désormais au seul Latium.

Bouleversé par la défaite des armées romaines, et scandalisé par la guerre menée par le roi de Piémont-Sardaigne Victor-Emmanuel – bientôt roi d'Italie – avec l'appui des troupes républicaines de Garibaldi, Raymond du Puget s'engage dans les zouaves pontificaux, à l'âge de 22 ans, le 22 mars 1861 (ils ne furent que trois pour toute la noblesse de la Somme). En garnison à Anagni, il prend part, à Ceperano, en 1862, à une action visant à sécuriser les frontières de l'état pontifical. Rentré en France, il épouse, le 11 mai 1863, la Compiégnoise Marie-Louise Pauline de Biquilley (1842-1917), petite-fille du général-baron d'Empire. Il a pour témoin le baron de Charette de La Contrie, lieutenant-colonel des zouaves pontificaux, dont il est l'aide-de-camp et demeurera l'ami. Après être resté quelque temps à Compiègne, il regagne les états du pape en 1867, et prend part, le 3 novembre, à la victoire franco-pontificale de Mentana, qui interdit aux chemises rouges de Garibaldi d'entrer dans Rome: il y gagne ses galons de sous-lieutenant. Son épouse, elle, semble l'avoir suivi pour soigner les blessés. Le 20 septembre 1870, il doit assister, impuissant, à l'entrée des troupes italiennes dans Rome (qui devient alors la capitale du royaume d'Italie), que les troupes fran-



Le comte du Puget en zouave pontifical. Il servit le pape en Italie (et signa trois engagements successifs, de 1861 à 1870, dans les armées pontificales), puis rentra en France combattre les Allemands dans les rangs des volontaires de l'Ouest (pour la plupart anciens zouaves pontificaux). Photo provenant du site internet de la bibliothèque municipale d'Abbeville.

çaises viennent tout juste d'évacuer pour regagner la France envahie: c'en est bien fini des Etats pontificaux et du pouvoir temporel des papes. Toujours prêt à servir, il est versé, après son retour en France, dans la 4^e compagnie du 2^e bataillon des volontaires de l'Ouest commandés par le baron de Charette, alors colonel (mais bientôt promu général par le gouvernement de la Défense nationale), et combat à Brou et à Loigny, où Charette, à la demande du général de Sonis, fait déployer lors de la charge la bannière du Sacré-Coeur - brodée par les visitandines de Paray-le-Monial - sur laquelle est inscrit: "Coeur de Jésus, sauvez la France". Cette campagne lui vaut d'être promu lieutenant.

La fin de la guerre le rend à ses foyers. Il va consacrer le reste de sa vie à la défense des intérêts de la religion catholique et de la monarchie. Impliqué dans la tentative de restauration du comte de Chambord, il anime un réseau – discret, sinon secret – d'anciens zouaves pontificaux,

avant de rejoindre l'Action française, dont il présidera la dynamique section de Compiègne. Très implanté localement, il habitait, selon l'*Annuaire des châteaux* de 1897-1898, "aux Avenues" (où il s'était fait construire en 1882 un hôtel brique et pierre), ainsi que 37, rue Vernet, dans le 8^e arrondissement. Membre fondateur de la Société historique de Compiègne, créée en 1868, il propose, le 18 mai 1876, l'érection d'un monument commémoratif en l'honneur de Jeanne d'Arc, inauguré, place de l'hôtel de ville, en octobre 1880. En 1910, il fait don à l'église Saint-Jacques, d'une statue de Jeanne d'Arc en marbre blanc, œuvre de Marie d'Orléans, l'une des filles de Louis-Philippe. Enfin, comme beaucoup de membres de l'aristocratie compiégnoise, le comte du Puget se mobilise activement en faveur des œuvres charitables: il succède à Alexandre Sorel comme président de la Croix Rouge française.

Il se consacre par ailleurs à divers travaux d'écriture, rédigeant des souvenirs (*La Nuit de Loigny, 2 décembre 1870, récit de combat*, s.d. et *En marge des «Entrevues des princes à Frohsdorf»*, de M. Joseph Du Bourg. *Témoignages et souvenirs*, en collaboration avec Gaston de Villèle, 1910), ou composant un «drame militaire» (*La Chasse aux brigands. Les zouaves pontificaux dans la province de Frosinone*, en 1866, lu – ou joué – le 28 mai 1893 au Cercle Montparnasse, ou «cercle des jeunes ouvriers», fondé par le frère Maurice Maignen, qui devait également fonder l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers avec le comte Albert de Mun).

Le 20 mars 1925, meurt à Paris ce défenseur de la Foi, de la Monarchie et de la Tradition. Le comte et la comtesse n'ayant pas eu d'enfants, la maison du Puget s'éteint avec eux. Ils reposent auprès des leurs, dans l'église Saint-Georges d'Hargicourt.

Alexandre de Grandmaison